

LA CHAPELLE DE MON ALMA MATER

Dédié à M. Louis Fréchette.

Un jour de la semaine dernière, par une belle matinée de printemps, toute ponctuée d'une tendre verdure, qui donnait un avant goût de primevères et de lilas en fleurs, je me promenais à travers Saint-Roch, Saint-Roch, ce centre démocratique et utilitaire par excellence, où vous rencontrez maints ouvriers en blouse, fils de la douce Normandie, coudoyant sans façon le bourgeois parvenu, lorsque par hasard, sans savoir pourquoi, je pris le chemin de la ville haute, plus select, plus académique, dirais-je, où s'échelonnent des rues en asphalte, de multiples demeures somptueuses, sans compter la Basilique, l'Université Laval, l'Hôtel de Ville, le Palais de Justice et celui du Parlement, les Ursulines fondées par Madame de la Peltrie, et l'Hôtel-Dieu, par la duchesse d'Aiguillon, de pieuse et héroïque mémoire.

La fille de Champlain, ce matin là était de toute beauté.

Je dis de toute beauté, et je maintiens l'expression. Car notre ville, devenue, depuis un lustre, coquette en diable, semble avoir subrepticement passé sa robe des dimanches.

Fraîche et légère sous la coupole de son bleu firmament, elle exulte vers une large hospitalité.

En effet, elle peut, aujourd'hui, avec ses parcs odorants, ses portes renouvelées, sa terrasse incomparable, qui atteint maintenant jusqu'à la hauteur vertigineuse du bastion du Roy, et d'où le regard ébloui enveloppe le plus délicieux panorama ; avec son pont, désormais assuré, qui reliera Lévis à Québec comme par une chaîne d'or ; sa citadelle baignant son torse colossal dans le fleuve qui se plaint sous l'aviron des rameurs ; elle peut, dis-je, notre bonne ville, monter bravement sur une des tours du château Frontenac, et faire signe, à la manière de sœur Anne, aux beaux officiers, messieurs les Yankees, de venir, venir nous voir.

L'amphytrion, je l'assure ici, sera digne de l'hôte désire.

J'allais ainsi devant moi, fier de ma cité natale, lorsqu'à l'angle de la rue de la Fabrique, j'aperçus là-bas, au fond, le profil d'un édifice modeste en son allure, d'architecture sévère et mâle, assis dans sa robe de pierre d'une simplicité imposante.

C'était la nouvelle chapelle du Séminaire, dernièrement inaugurée et livrée au culte public.

Je fis quelques pas à gauche, tirai à moi la porte massive, et je franchis le vestibule.

A peine avais-je ouvert l'huis du sanctuaire que quelque chose qui n'est pas de l'homme s'opéra en moi soudain, et je vis devant mes yeux une vision du passé.

J'aperçus incontinent, dans un orbe de lumière, le visage radieux et austère de Mgr de Momorency Laval.

J'entendis, en quelque sorte, ses pas rythmés faire retentir les dalles du saint lieu ; car il a passé là, cet homme fort que le Seigneur a oint de son immortalité.

Je vis, à ses côtés, Mgr de Saint Valier, son successeur, et fondateur de l'Hôpital Général ; Mgr de Pontbriand, ce cœur français jusque dans les moelles, qui pleura comme un enfant lorsque le drapeau fleurdélié déploya son aile et repassa les mers ; Mgr Plessis, ce grand et religieux patriote : vigie toujours prête à défendre la nation au calvaire, et dont le cœur qu'il nous légua par ses dernières volontés, repose chez nous, à Saint Roch, près de nos âmes, qu'il exhorte encore de là haut ; et à sa suite Mgrs Sinaï, Turgeon et Baillargeon. Plus loin, dans la pénombre, Jacques Casault, premier Recteur de l'Université Laval, que je revois encore, en 1885, aux côtés de Lord Elgin, le plus constitutionnel de nos gouverneurs, posant la première pierre de ce temple de la sagesse, du savoir et de la vertu.

M'eût-il été possible, je vous le demande, de ne pas distinguer, dans ce cycle lumineux, les abbés Méthot, Bateau, Laverdière, Ferland, Chandonnet, Langevin, Baillargé, Demers, Holmes, Mailloux, Tétu, Legaré,

Paquet, et tant d'autres que ma plume ne pourrait suffire à signaler ici ?

Et le dernier, mais non le moindre, Son Eminence le cardinal Taschereau, si bien remplacé aujourd'hui sur le siège archiépiscopal de Québec, par Mgr Bégin, le docte prélat.

Et faisant, du même coup, retour sur mon passé évanoui, si doux et si regretté, où la vieille chapelle nous accueillait, comme la poule ses poussins, sous l'aile de son toit hospitalier.

Je me revis à douze ans, à genoux au milieu de l'allée principale, avec mes condisciples, portant sous le bras le *De Viris*, ou le *Cornelius Nepos*, suivant avec piété et onction les différentes évocations de l'office divin.

Et aux grandes fêtes, comme c'était encore plus beau !

L'autel, mieux paré qu'à l'ordinaire, ruisselait de lumières, à travers lesquelles montait l'encens mystique vers le doux Crucifié et les saints en prières.

Le corps de musique du Séminaire, sorti à grands frais pour l'occasion, faisait retentir ses trombones, roucouler ses hautbois, chanter ses clarinettes et ses cornets à pistons, pendant que les tambours menaçaient de faire éclater les vitres des fenêtres.

A propos, cette relation des premiers pas de ma vie me remet en mémoire certains épisodes qu'il me plaît beaucoup de consigner ici.

Il fait si bon se souvenir, quand on a dépassé le cap de la cinquantaine.

Nous étions alors dix externes résidents à Saint-Roch. Le plus vieux n'avait pas treize ans. A cette distance du Séminaire, il fallait nous lever à six heures afin de revoir nos leçons, apprises la veille au soir à la lumière des chandelles, car en ce temps-là on ne soupçonnait même pas la lumière électrique.

Nous partions toujours ensemble du lieu de rendez-vous, qui était ce coin de la rue Craig, aujourd'hui la rue du Pont, là où est situé l'établissement de quincaillerie de M. C.-A. Parent. Quand l'essaim bourdonnant était au complet, nous parcourions la rue Saint-Joseph jusqu'à la demeure de M. Georges Lemelin, où nous nous plaisions à voir se pavaner sur l'onde les bateaux et les goélettes, séchant leurs voiles au soleil. Nous prenions la rue Saint-Roch, car la rue Saint-Joseph finissait là ; nous filions le long du parc jusqu'à la côte du Palais. Je me souviens que parfois, pour nous frayer un passage vis à-vis le parc, nous étions obligés de franchir l'espace par grandes enjambées, sautant de plançons en plançons, que la grande mer avait amenés là. Arrivés à la porte du Palais, vaste vaisseau de pierre et de fonte, percée de trois portes massives constellées de rivets en acier, l'une très large pour les voitures, et les deux autres plus étroites, à l'usage des piétons, nous prenions plaisir, ôtant notre casquette, à saluer la sentinelle, debout dans sa guérite, imperturbable comme un fusil Mauser. Quelquefois, un des plus mutins de la bande demandait l'heure au troupier de la fière Albion, qui répondait invariablement ; *quarter past seven*, en souriant dans ses moustaches.

Et nous allongions le pas.

Vous qui me lisez, cela, peut-être, déconcerte votre mémoire. Elles étaient pourtant bien là, ces vieilles portes dessinées par Vauban, conseiller fidèle du grand Roi. Je les ai vues, de mes yeux vues. J'ai passé sous les portes du Palais, de Saint-Louis, de la Canoterie, de la Montagne et de Saint-Jean. Mais le temps, toujours jeune et qui fait tout vieillir, est venu, et il a emporté, comme Samson, sur ses vastes épaules, ces vestiges de nos temps épiques.

PHILÉAS HUOT.

(La fin au prochain numéro)

L'amour ne peut offrir que lui-même et qui en veut tirer autre chose n'est pas digne d'être aimé.—TH. GAUTHIER.

Le cœur de l'homme est une lyre à sept cordes : six pour la tristesse, une seule corde pour la joie, et qui vibre rarement.—JOSEPH ROUX.

PAGES CANADIENNES

LE PETIT BONHOMME VIT ENCORE

M. Joseph Quesnel est né à Saint-Malo, le 15 novembre 1749. A trente ans, il commandait un vaisseau destiné pour New-York et chargé de munitions de guerre et de provisions. Il fut pris par une frégate anglaise et conduit au Canada. Il se fit naturaliser, se maria à Montréal et fixa sa résidence à Bouchemville. Il a laissé plusieurs pièces de théâtre, des poésies et des ouvrages en musique. M. Quesnel est mort à Montréal le 3 juillet 1809, à l'âge de cinquante-neuf ans.

La chanson suivante a été une des plus populaires de l'époque où elle a paru. Les derniers mots sont devenus une sorte de sobriquet de l'auteur.

Souvent notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse
Elle nous commande sans cesse
De résister au sentiment ;
Contre nos goûts elle murmure ;
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor !

Lycas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute la vie,
Briser les chaînes de l'amour ;
Il voit Aminte, et dans son âme
Soudain se rallume la flamme,
Du plaisir il sent le transport ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Les exploits d'un guerrier fameux
Causaient une terreur secrète,
On vous le tue dans la gazette,
Et tout le monde dit tant mieux ;
Mais, tardis qu'on se félicite,
Voilà que la mort ressuscite.
Certes, la gazette avait tort :
Le p'tit bonhomme vit encore !

La guerre a fait couler le sang
Dans tous les coins de ma patrie ;
Jamais l'affreuse tyrannie
Ne fit périr tant d'innocents ;
Pour moi que les destins prospères
Ont sauvé du sort de mes frères,
Je dis, en bénissant mon sort :
Le p'tit bonhomme vit encore !

JOSEPH QUESNEL.

1801.

LE VIEUX DANS SA VIGNE

Il la pioche, la pioche tout le jour, toute l'année. Il s'est rapetissé à la taille des échalias. Entre les ceps, il courbe son dos vêtu de poils roux que grille encore le soleil. Il met son nez dans l'aisselle de chaque feuille et regarde longuement pleurer l'écorce.

Les merles n'ont plus peur. Ils écoutent venir la pioche infatigable frappant les mauvaises herbes et l'évitent sans hâte, l'aile à peine ouverte.

Un instant, le vieux s'assied et mange son pain et ses oignons, l'œil fixé sur un raisin qui pousse près de de lui. Il ne lève la tête que pour deviner s'il fera beau demain.

Il rentre à la maison si tard que sa femme est couchée. Quand il quitte le lit, elle dort toujours, il ne la voit jamais ; il l'oublie.

Il n'aime que sa vigne et, ma foi, c'est une bonne vigne, car malgré les gelées, la grêle qui tue, la pluie qui noie, l'insecte qui ronge, elle rapporte fidèlement au vieux des poires sauvages, de petites pommes aigres, des noisettes, des groseilles blanches ou rouges, et même quelques asperges.

JULES RENARD.

Avec la main ce que l'on cueille
Se flétrit, se brise ou s'effeuille ;
Il faut, si l'on veut être heureux,
Prendre les fleurs avec les yeux.

LOUIS RATISBONNE.